

Marché de l'art : reprise annoncée à Miami

Valérie Duponchelle, envoyée spéciale à Miami
04/12/2009 | Mise à jour : 21:13 | [Ajouter à ma sélection](#)

Fin de la sinistrose et affaires à la clé à Art Basel Miami Beach, devenue en huit ans la plus grande foire américaine. La globalisation sauvera-t-elle le monde de l'art ?

Pas de tristes tropiques à Miami. Les Californiens les plus «cool», comme la blonde Danielle de Palm Springs en minirobe noire pailletée, viennent y plonger quatre jours «avec excitation» comme dans une grosse bulle de champagne. La génération montante de l'«establishment» mexicain - producteur du jeune cinéma qui triomphe à Cannes, conquistador du consulting politique qui fait campagne en Colombie - et les fers de lance de la finance indienne installée à New York ont remplacé les jeunes loups de la City aux dîners de White Cube, la galerie londonienne de Damien Hirst et des frères Chapman. La crise n'est pas au menu.



Maeistrom (2009), de Roxy Paine, est la sculpture la plus large jamais installée sur le toit du Metropolitan Museum of Art de New York. Crédit photo : Sheila Griffin/James Cohan Gallery

Même appétit décomplexé dans le labyrinthe de cette huitième édition d'Art Basel Miami Beach, petite sœur de la grande foire de Bâle exportée en Floride alors que le marché de l'art commençait son hyperbole. La crise est tombée sur ce petit monde doré comme les ouragans redoutés en Floride où le quart de la fortune américaine passe toujours l'hiver. Quelque 250 galeries internationales ont bravé tout pessimisme pour vérifier ce fait et devancer la reprise annoncée pour juin 2010 par les as de la finance, après le sursaut des grandes ventes de New York en novembre (record de 134,4 M\$ chez Sotheby's grâce au 200 One Dollar Bills de Warhol à 43,7 M\$, plus de trois fois son estimation haute ; produit rassurant de 74,15 M\$ pour Christie's grâce à Peter Doig, Jeff Koons et Joan Mitchell).

«Retour aux valeurs»

Un an après la douche froide qui a glacé le programme VIP de festivités tropicales et transformé les galeristes migrants en statues de pierre sur leurs stands, chacun a cogité et revu ses positions. Leur offre, née du «Day After», mise sur la qualité, le sérieux et un certain conservatisme (rarissime Man Ray de 1938 pour un projet de tapisserie d'Aubusson, 288 000 \$ HT chez Kicken Berlin ; splendide De Kooning de 1986, tout en rubans de couleurs, chez Van de Weghe). Pas de grand chambardement comme dans les biennales de Venise, de Lyon ou d'Istanbul, où l'art conteste, dérange, agresse. Peu de noms synonymes de spéculation et donc de décote possible, comme les stars Damien Hirst, Jeff Koons ou Richard Prince, dans ce tissu serré d'exposants tout sourire qui prennent le temps de se promener dans la foire.

«Pas de révélation, pas de choc, les usual suspects», ironise un collectionneur américain de la Sécession viennoise qui vient acheter en Europe et s'amuse de «ce retour aux valeurs». «On est sorti de la sinistrose, c'est certain. Même l'annonce de la **faillite de Dubaï** est digérée en deux jours. Dès qu'une solution est annoncée, tout se remet en route. À Londres, les restaurants se remplissent de nouveau depuis deux mois. Le capitalisme est un système qui ne veut pas mourir», analyse un marchand de Londres qui a déjà des projets en 2011 à Singapour. À Miami, les deux premiers jours de foire ont vu revenir les acheteurs du blue-chip art (investissements de père de famille). Au soulagement général. Doot, la voiture emblématique de l'Inde revue en œuvre d'art par la star Subodh Gupta a été réservée aussitôt à 800 000 € chez Hauser & Wirth par un Européen (800 kg d'aluminium, édition de trois). À Miami non plus, rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.